

Le Jour, 1953
24 Juillet 1953

PAROLES DANS LE VENT

Le jeu de patience que les pays du Proche-Orient mènent en politique internationale est un jeu épuisant ; épuisant en ce sens que le goût de la logique s'y perd comme celui de l'action.

De tant d'efforts apparents pour coordonner la politique dite arabe, qu'est-il sorti et que resta-t-il ? Et qu'entendons-nous sinon de grands mots qui avaient sans doute plus de valeur qu'aujourd'hui au deuxième siècle de l'hégire ?

Les républiques qui naissent en Proche-Orient ne ramènent pas encore les pays arabes au sens du réel. **Le réel, c'est qu'il y a maintenant en ce monde deux forces colossales qui se disputent tout** et que la rapidité inouïe des moyens de transport rend illusoire les frontières et les obstacles de la géographie.

Le réel, c'est qu'on ne peut plus faire une politique annuelle ou même quinquennale, et que, si l'on n'est pas fou, **il faut voir plus près et plus loin devant soi.**

Si une division aéroportée tombait jamais du ciel sur l'estuaire du Nil ou sur la montagne libanaise, on verrait ce que deviendrait la littérature politique actuelle.

Le nationalisme est une grande chose, écrivions-nous naguère, à condition d'en sortir devant une réalité plus grande. La réalité, c'est que la vie reste fort courte et que les dangers sont fort grands. La réalité c'est que les pauvres gens qui sont en train de crever un peu partout, au nom de la liberté et pour l'amour d'elle, doivent exiger de ceux qui gouvernent une vue plus large des continents et de l'univers.

La politique arabe reste malheureusement une petite politique locale et dispersée dans un monde qu'une synthèse puissante sollicite. Le bonheur des Arabes est aussi légitimes certes que celui des Américains, ou celui plus problématique des citoyens de l'U.R.S.S., mais le moyen d'y arriver n'est pas celui que l'on prend. La vie, de nos jours, va beaucoup plus vite que ce qu'on enseigne à l'école. Marcher avec son temps, c'est enjamber les préjugés comme on franchit l'Himalaya et comme on conquiert l'Everest.

La vérité c'est qu'il faut se prémunir contre des armes foudroyantes. Il est dérisoire de songer à se défendre seul dans un monde où le laboratoire est roi et l'invention quotidienne. La vérité, c'est encore le règne de l'esprit et les merveilles de l'art qu'abritent les musées de la terre.

Quand le général Néguib dit que les trois maux fondamentaux dont souffre son pays sont l'occupation étrangère, l'analphabétisme et la misère, nous sommes fondés à lui répondre que le mal principal, à nos yeux, est l'état de fièvre qui mine un peuple déjà

travaillé par le soleil et ses réverbérations. Le salut vient par l'école lorsque la misère a été vaincue d'abord ; autrement c'est la révolution que l'école apporte. Et la misère, de nos jours, ne peut être vaincue que par la coopération internationale dans les pays surpeuplés. Tel est le cas pour la vallée du Nil, où, **la leçon à retenir, c'est encore aux millénaires défunts qu'il faut la demander.**

Quant à l'occupation étrangère, Dieu sait si nous la haïssons, mais nous la distinguons nettement de la nécessité de protéger internationalement les points les plus sensibles, les plus vulnérables de la planète. Et nous pensons qu'un homme politique avec du génie ou seulement avec du bon sens, doit savoir trouver une solution à cela.

En attendant, les pays arabes vont d'une illusion à l'autre pendant que l'Asie est près d'éclater et **pendant qu'Israël, dans l'indifférence des Nations et dans l'impunité, prétend achever la conquête de Jérusalem.**

Appellera-t-on une politique réaliste un tel aveuglement, une telle carence ?